

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La fête de l'écriture

La Fête du désir de Madeleine Ouellette-Michalska, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 150 p. (Collection « Littérature d'Amérique »)

La Vigne amère de Simone Chaput, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989, 176 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 57, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38179ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1990). Compte rendu de [La fête de l'écriture / *La Fête du désir* de Madeleine Ouellette-Michalska, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 150 p. (Collection « Littérature d'Amérique ») / *La Vigne amère* de Simone Chaput, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989, 176 p.] *Lettres québécoises*, (57), 22-24.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LA FÊTE DE L'ÉCRITURE

La Fête du désir de Madeleine Ouellette-Michalska, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 150 p. (Collection «Littérature d'Amérique»), 14,95\$.

La Vigne amère de Simone Chaput, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989, 176 p.

Avez-vous remarqué que le mot désir est devenu un terme très à la mode en littérature? Ce mot-clé anime désormais plusieurs discours sur l'écriture. Dans *Le Soleil*, Anne-Marie Voisard compare le dernier roman de Julie Stanton à un voyage inoubliable dans l'univers fragile du désir. Marie Laberge, interrogée sur *Oublier*, son premier roman, précise dans *Le Devoir* que «l'aboutissement du désir est la forme de communication parfaite» (*Le Devoir*, 11 novembre 1989, p. D-12). Si les écrits lacaniens ont privilégié ce mot dont la mode s'est emparée, on constate qu'en 1832 Balzac s'interrogeait déjà sur le désir. En écrivant *La Peau de chagrin*, il se demandait, en effet, si cette pulsion ne se développe pas au détriment de la vie, s'il faut jouer le va-tout du désir ou le refouler pour vivre plus longtemps. Il savait de quoi il parlait, lui qui sacrifiait ses nuits à l'écriture, par passion et pour satisfaire aussi son insatiable désir de luxe. Dans son dernier roman qui porte le beau titre de *La Fête du désir*, Madeleine Ouellette-Michalska nous offre un récit dans lequel écriture et désir se confondent. Le roman se développe à deux niveaux. Dans la réalité du récit, un écrivain surnommé G. propose à la narratrice qui est peintre de conjuguer le jeu et l'écriture en écrivant, chacun de leur côté, un texte qu'ils échangeront le moment venu : «Cela s'intitulera *La Fête du désir*, précise-t-il, et le mot *nuît* devra figurer dans les premières lignes du récit» (p. 17). On a donc un couple qui partage une complicité liée à la création. Le personnage de G. est décrit comme un épicurien goûtant aussi bien la saveur d'un Clos Vougeot que celle des mots. Il décrit d'ailleurs ainsi l'écriture : «Écrire, c'est jouer avec l'impossible. C'est jouir des mots comme on jouit de n'importe quelle



Photo: Athé

Madeleine Ouellette-Michalska

ivresse éphémère» (p. 39). La narratrice prend ce jeu au sérieux et écrit plusieurs heures par jour en décrivant comme ressemblant au bonheur la sorte d'apaisement qui l'envahit progressivement.

Le récit dans le récit

Ces pages nées d'un jeu livrent un récit dans le récit. C'est l'histoire d'une rencontre dans laquelle la narratrice a tout risqué en faveur d'un amour né d'un premier regard. Elle a rencontré celui qui sera nommé l'amant, lors d'un de ses vernissages et, à sa demande, lui a ouvert sa porte sans calcul, lasse d'une solitude trop grande. À une première étape de leur relation, au cours de laquelle ils se confient leur enfance, succède une prise de pouvoir par l'amant, pouvoir des mots s'entend. Un discours dirigiste fait suite, en effet, à la transparence et la narratrice le décrit ainsi : «Il parlait de moi comme d'une forme inachevée qu'il aurait eu pour mission de parfaire» (p. 21). Elle se prête d'ailleurs volontiers à cette autorité qu'elle veut confondre avec l'amour. La soif de communication des deux amants rencontre cependant des obstacles car, dans le lit

qu'ils partagent avec une passion grandissante, ils découvrent qu'ils ne sont pas deux mais six, cernés qu'ils sont par les deux couples symboliques formés par leurs parents respectifs. Cette ambition de partager leur *roman familial* s'exprime dans leur tentative d'exorciser l'échec amoureux de leurs parents, de «forcer [leurs] géniteurs à partager la fête du désir refusée lors de [leur] enfantement» (p. 27). Ils choisissent ainsi d'avancer «vers l'origine, vers sa fascinante et terrifiante grandeur» (p. X).

Les servitudes du désir

Habitant à deux cents kilomètres de sa compagne, l'amant utilise le téléphone et les lettres pour meubler ses absences et la narratrice découvre ainsi la servitude du désir qui réveille en elle des conduites d'échec. C'est par le mot «rupture» apparu dans une des lettres de l'amant que la fêlure se révèle dans leur pacte. Plus tard, alors qu'elle prend des vacances solitaires sur une île tropicale, dans sa chambre, «une fissure du plâtre en train de s'élargir» (p. 90) reprend, sur le mode symbolique, le même thème. La narratrice utilise cette méta-

phore comme l'a fait naguère Françoise Loranger dans *Encore cinq minutes* pour exprimer le désarroi de Gertrude, son héroïne. La visite imprévue de l'amant semble lui rendre toute son emprise sur elle. Mais un dernier voyage partagé, aux États-Unis, fait apparaître la gravité de leur conflit quand l'amant la compare à sa première femme, celle qu'il accuse de lui avoir transmis ses peurs et ses frustrations.

La fin du récit né d'un jeu partagé ramène les deux complices du pari. G. invite la narratrice à un banquet champêtre auquel elle ne participe que de loin tandis qu'il tombe amoureux d'une nouvelle venue et annonce qu'il part en voyage avec elle. Le couple formé par le projet d'écriture se défait donc en même temps que le couple rêvé et un couple nouveau naît dont nous ne connaissons pas les aventures. La narratrice, restée seule, croit avoir découvert une parenté entre écrire et aimer : « aller à la page blanche et à l'amour était une seule et même chose, un seul et même saut dans le tissu fragile du temps » (p. 144-145). Comme des pas sur le sable, les deux intrigues superposées s'effacent, tandis que la narratrice confie à G. deux cahiers vierges à remplir en voyage. Ainsi l'amour et l'écriture trouvent de nouvelles voies qui plongent au-delà du roman.



Un parcours symbolique

La Fête du désir reproduit les étapes éternelles de la découverte amoureuse, des obstacles à la communion et du chagrin né de l'échec. De la solitude à la solitude, la romancière trace un parcours symbolique. Comme les romantiques, elle privilégie le thème de l'amour malheureux, riche en nostalgies. Mais veillant à ce que sa parole ne devienne jamais cri, elle nivelle volupté et chagrin. Prudente, sa plume ne s'abandonne ni à la clarté réaliste ni à l'hermétisme poétique. *La Fête du désir* n'est pas un roman d'amour car son intrigue exemplaire est

trop limitée à des éléments symboliques. À cet égard, le personnage de l'amant laisse un peu à désirer. Il n'atteint pas à la même vraisemblance que celui de la narratrice. Ses manières glaciées, ses raideurs aristocratiques feraient penser aux héros de Delly si, par chance, il ne disparaissait pas du récit à temps. Ce roman n'est pas non plus un discours amoureux car la ferveur lui manque pour cela. C'est un inventaire passionné et raisonnable à la fois des mots qui disent l'amour, cet effort vers la communication des esprits et des corps, ses triomphes et ses défaites. La lucidité qui préside à ce dévoilement a pour alliée une pudeur qui humanise le ton par ailleurs très abstrait du récit. La prose poétique de Ouellette-Michalska réconcilie avec aisance les mots les plus quotidiens et les termes les plus recherchés. Il lui arrive parfois de jouer sur un mot pour en explorer toutes les harmonies comme elle le fait avec le mot « tissu » qui apparaît près de dix fois dans le roman et toujours dans des contextes parfaitement originaux. Au souci et à la passion de nommer, s'ajoute un beau sens du rythme qui anime son style. Célébration de la forme, ce roman m'apparaît comme la fête... de l'écriture.

«SEUL LE PIRE ARRIVE»

Le roman de Simone Chaput, *La Vigne amère*, a été publié à Saint-Boniface (Manitoba), aux Éditions du Blé. Cette maison a déjà fait paraître environ 70 ouvrages parmi lesquels des essais, de la poésie et surtout des romans. On sait que récemment elle a lancé l'autobiographie d'Henri Bergeron, retourné à ses sources.

L'originalité de ce premier roman de Chaput tient dans le fait que l'intrigue se passe entièrement en France tandis que le Manitoba devient, en contrepoint, le lieu de la nostalgie et du rêve. Au sombre décor d'un village solognais s'oppose ainsi un ailleurs qui devient terre promise. Le personnage principal, Judith, est l'enfant unique d'une famille



de vigneron, les Lanthier. À vingt ans, elle se refuse à accepter, comme sa mère, l'autorité brutale de son père qui traite les siens et ses travailleurs avec une égale violence. Le sujet du roman, c'est la révolte de la jeune fille contre son père Colin Lanthier. Elle s'étend à tous ceux qui entourent le vigneron car Judith « hait ces gens à qui elle appartient » (p. 9). Le conflit entre l'héroïne et son père est envenimé par le mépris que ce dernier lui inspire quand, au café comme au fond des granges, il impose à toutes les femmes qu'il rencontre sa vanité agressive de séducteur. Le plus souvent, impuissante qu'elle est à s'affirmer, la haine de Judith se retourne contre elle-même.

Les sortilèges de l'ailleurs

De nos jours, heureusement, les villages les plus tristes ont des lieux de rencontre où aboutissent ceux qui viennent d'ailleurs. Judith fait la connaissance, par l'intermédiaire d'une amie, d'un groupe de potiers parmi lesquels un jeune artiste manitobain d'ascendance belge, Paul, qui se confie à elle et lui permet de se livrer à son tour. Cet échange sort Judith de son mutisme désespéré. Par le discours de Paul naît un ailleurs qui vient lui donner une perspective sur l'avenir. Le projet d'un voyage au Manitoba prend forme au moment où le jeune homme s'apprête à rentrer chez lui. Sans son ami, Judith trouve cependant plus difficile de surmonter les obstacles à son départ. Elle découvre, en particulier, qu'elle ne peut partir qu'en emmenant avec elle sa mère, victime silencieuse des violences chroniques de Lanthier. Dans le texte, la tendresse protectrice pour la mère s'oppose à la peur haineuse du père. La romancière décrit bien l'escalade de la violence qui répond au silence de la victime. Madame Lanthier paie cher son sens de la solidarité conjugale et ses concessions à la fierté. Mais à quelle instance se

plaindrait-elle de son mari, ce petit notable de campagne?

Dans ce roman, «seul le pire arrive», comme l'annonce Huysmans dans *À vau-l'eau* et, sur le plan esthétique, on pourrait en faire le reproche à Chaput. La haine du père est un peu trop martelée et la fin apparaît mélodramatique. Sans doute les pires réalités restent-elles toutes de l'ordre du vraisemblable dans la vie mais l'art de la fiction requiert des aménagements esthétiques. Il faut cependant saisir que le tragique de la fin est mis en relief pour marquer la disparition du seul lien qui empêchait l'héroïne de répondre à l'appel de l'ailleurs. Un autre aspect rapproche Chaput des naturalistes, c'est sa peinture des paysans, aussi bêtes et méchants que ceux d'Albert Laberge et de Maupassant. Enfin, son style a la précision vivante que prônait cette école littéraire. Observons sa description de l'héroïne au travail : «Ses mains plongent et replongent dans le fouillis de feuilles de vigne. Le sécateur cherche de lui-même la brindille qui cède, laissant tomber, avec une lourdeur sensuelle, la masse de raisins rouges dans le creux d'une main chaude» (p. 21). Et admirons par ailleurs son tableau d'une tempête qui commence au

bord de l'océan : «Avant même d'arriver au rivage, ils s'aperçoivent que l'eau est déjà froissée et, en peu de temps, soulevée par le vent en des crêtes lamées de plomb [...]; d'un seul mouvement, le vent se lève, le ciel s'obscurcit et tout le paysage se raidit contre le choc imminent. Une bourrasque souffle enfin, emportant les premières gouttes d'eau qui, dans de violents éclaboussements, viennent s'écraser contre les galets poussiéreux du rivage» (p. 41).

Ainsi, exilée linguistiquement et hors du circuit de la modernité, Simone Chaput choisit de revenir, pour exprimer sa vision du monde, aux fortes couleurs du style naturaliste. Une décision aussi souveraine n'est pas sans séduction. Le second roman qu'elle prépare n'aura qu'à confirmer le talent que révèle *La Vigne amère*. □

les herbes rouges

POÉSIE

les herbes rouges



Jean-Marc Desgent
L'état de grâce

NOUVELLES

les herbes rouges



Cockrell
dehors dedans

THÉÂTRE

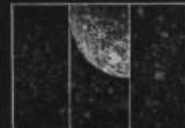
les herbes rouges



Veilleurs de nuit
Saison théâtrale 1988-1989

POÉSIE

les herbes rouges



André Roy
Les amoureux
n'existent que sur
la Terre

- ☐ 176 Jean-Marc Desgent, *L'état de grâce*, 4,00\$
- ☐ 177 Christian Mistral, *Cockrell dehors dedans*, 4,00\$
- ☐ 178-179 Sylvain Campeau, Gilbert David, Aline Gélinas, Gilles G. Lamontagne, Jérôme Langevin, Paul Lefebvre, Stéphane Lépine, Solange Lévesque, Serge Ouaknine, Diane Pavlovic, Alvina Ruprecht, Jean St-Hilaire, Michel Vaïs, *Veilleurs de nuit* (Saison théâtrale 1988-1989), 6,00\$
- ☐ 180-181 André Roy, *Les amoureux n'existent que sur la Terre*, 6,00\$
- ☐ abonnement: 10 nos, 30,00\$ ci-joint ☐ chèque ☐ mandat-poste

les herbes rouges

C.P. 81, Succ. E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom _____ Adresse _____
Ville _____ Code postal _____